

## Trois femmes à Manhattan

À Wanda

– Est-ce que tu m'as entendue? Est-ce que tu m'écoutes?

Claude releva la tête. Non, elle n'écoutait pas Élinor, car ce n'était pas nécessaire. Chaque matin, celle-ci répétait les mêmes instructions, enfilant ses gants de peau fine, ou campant un bonnet aux couleurs vives sur ses cheveux bouclés avant de disparaître laissant derrière elle un parfum délicat.

– Lave, frotte, repasse, arrose les plantes. En parlant n'oublie pas le verrou de sûreté, c'est très, très important...

Comme Élinor la fixait hésitant entre la tendresse et l'exaspération, elle lui adressa un sourire d'excuse et entra dans la cuisine.

L'appartement où Élinor avait emménagé six mois plus tôt était élégant. Il convenait à merveille à une jeune femme écrivain dont le premier roman *The mouth that eats salt* faisait la une des magazines littéraires. Non pas des magazines noirs. Ceux-là, on sait

ce qu'ils valent. Qu'un Noir, qu'une Noire écrivent quelques lignes et ils en font un génie! Élinor faisait l'objet d'articles et paraissait en couvertures de publications blanches sérieuses, objectives qui déchiffraient ses références au folklore du Vieux Sud et au patrimoine collectif noir tout en soulignant sa beauté, brûlante comme une nuit d'août en Géorgie. Elle avait bien offert son roman à Claude, mais sa connaissance limitée de l'anglais ne lui avait pas permis de le lire. Elle s'était bornée à l'ouvrir, caressant des yeux l'entrelacs de signes qui pour elle ne signifiaient rien, avant de le ranger sur l'unique étagère de sa chambre entre son album de photos et un exemplaire de *Teach yourself English*. Par la fenêtre de la cuisine, Claude apercevait un vrai décor de carte postale. Sous un ciel bleu vif, les gratte-ciel étincelants enserrant les rues perpendiculaires, parcourues de taxis jaunes. Que New York est surprenant! Claude ne s'était pas encore habituée à cette beauté déconcertante comme celle d'un visage dont on n'a jamais rêvé. Parfois au sortir de son taudis de la 144<sup>e</sup> Rue où Noirs et Portoricains, unis dans la même misère, s'affrontaient dans la même haine, elle se demandait ce qui l'avait conduite de son île nonchalante à cette ville où tout parlait succès, fortune. À dix-neuf ans, son passé lui semblait interminable, confus, semé de douloureux repères, déjà marqué par l'échec. Elle n'avait jamais connu son père, un Marie-Galantais, disparu après sa triste et féconde union avec Alicia, sa mère. Déjà accablée d'enfants, celle-ci l'avait confiée à sa marraine, Mme Bertille Dupré, d'une excellente famille de Pointe-à-Pitre qui lui avait donné la meilleure éducation en échange de travaux ménagers. En fait, elle

n'en sortait pas, des travaux ménagers : laver, frotter, repasser, arroser les plantes... D'un côté de l'Océan comme de l'autre.

Elle posa son regard sur la vaisselle sale. La veille, Élinor avait donné une réception. Elle recevait beaucoup à présent. C'était nécessaire pour soigner sa publicité. Car il ne suffit pas d'écrire un livre, seuls les naïfs le croient. Encore faut-il le promouvoir et Élinor payait de sa personne. Quand Claude s'était présentée chez elle, celle-ci l'avait accablée de questions dans son français à la fois hésitant et précis. D'abord elle l'avait crue haïtienne, poussée dans cet humus qui fertilise toutes les grandes cités nord-américaines. Puis elle s'était étonnée :

— La Guadeloupe, mais où est-ce que c'est? Quel âge avez-vous? Qu'est-ce qui vous a amenée si jeune si loin de chez vous?

Et Claude s'entendit bredouiller une histoire vraie aussi invraisemblable qu'un tissu de mensonges. Comment croire qu'à sa majorité, elle avait quitté l'Hôtel du Grand Large, où elle avait été engagée après son brevet de tourisme, avait retiré de la Caisse d'épargne le maigre pécule que marraine Bertille lui avait constitué et s'était fait la malle? Pourquoi New York? Pourquoi pas Paris via le Burnidom comme tous les autres? C'est que précisément Paris lui faisait horreur. Plusieurs fois l'an, dans la grande maison entre cour et jardin de la rue du Commandant-Morténol, des amis de marraine Bertille, de retour de métropole, égrenaient leurs souvenirs extasiés :

— Ma chère, nous sommes montés tout en haut de la tour Eiffel avec les enfants. Paris à nos pieds! Quel spectacle!

Et Claude attentive à ne pas renverser les coupes de sorbet au coco que l'on offrait aux invités se prenait de haine pour cette ville, catin trop vantée, et se jurait de cingler vers une autre Amérique.

À la fin de l'entretien, Élinor avait déclaré :

— C'est d'accord. Vous viendrez trois heures chaque matin.

Depuis s'était noué entre elles ce lien fait de compassion, de mépris, de ressentiment parfois, d'amour aussi, car elles partageaient un secret. Elles le savaient toutes deux, Claude était une Élinor que le destin, enchanteur distrait, avait oublié de combler après l'avoir arrachée au néant. Sous prétexte de perfectionner son français, Élinor avait conté à Claude son enfance dans la maison victorienne héritée de la famille maternelle. Dernière-née de sept enfants, ce chiffre lui avait toujours signifié sa prédestination. Quand la romancière décrivait sa mère, ses tantes, sa tante Millicent surtout, Claude se les représentait sans effort. Avec quelques bouclettes, quelques coups de crayon en plus, des parures à la fois plus austères et plus riches, c'était sa marraine Bertille, ses sœurs, ses amies. Quant au père absent, mais sans cesse présent, prompt à s'irriter d'un faux pli au plastron d'une chemise, c'était Marcel Dupré, chef de service aux Contributions directes et indirectes, qui, chaque dimanche, se faisait polir les ongles par l'aînée de ses filles. C'était le même univers, grossi à l'échelle d'un continent, voilà tout. Là s'arrêtait toutefois la ressemblance. Élinor avait virevolté des uns aux autres sur ses escarpins à barrettes, tendant la joue aux baisers. C'était l'enfant prodige, la terrible septième, qui confondait ses maîtres, qui à la mort de Martin

Luther King composait une ode en son honneur, lue à l'église dans le recueillement de tous. Elle n'était pas l'humble filleule, recueillie par charité, élevée sans amour, enlaidie à force d'indifférence. Claude quitta la cuisine, traversa le living-room, soixante mètres carrés de moquette blanche, de tableaux de Romare Bearden, de peintres naïfs, Salnave, Wilson Bigaud, Wesner la Forest, d'objets insolites et gracieux rapportés du Mexique qu'elle n'époussetait qu'en tremblant, puis entra dans le bureau. Cette pièce était le lieu d'une alchimie secrète et singulière. Sur une longue table à dessin, placée contre la fenêtre, la machine à écrire trônait. Élinor rangeait méticuleusement dans des chemises aux couleurs différentes le manuscrit de son roman en cours, les nouvelles, les articles auxquels elle travaillait. Claude ouvrit un dossier. Quelle magie ! Ces séries d'arabesques qui traduisaient une pensée, qui communiquaient un imaginaire, par elles plus lancinant que le réel. Écrire ! Mettre en mouvement ses reins, son sexe, son cœur pour accoucher du monde inscrit dans son obscurité. Dire qu'elle avait eu cette audace ! À Pointe-à-Pitre, le soir au galetas, quand la maison dormait, elle griffonnait sur des cahiers à spirale. Une force incontrôlable en elle. À qui montrer le fruit de ses veilles ?

Mlle Angélique-Marie Lourdes était la maîtresse de français, une jolie câpresse tout en fossettes, qui habitait encore chez ses parents. Chaque matin, à la récréation de dix heures, la servante de sa mère lui apportait une tasse de lait chaud et un croissant sur un plateau d'argent et elle mangeait à petits coups comme un oiseau. C'était la seule qui prêta quelque attention à Claude, la faisant réciter ses fables,

l'encourageant d'un sourire. Mais s'approcher d'elle ? Lui mettre sous les yeux ce bredouillis maladroit ? Claude ne l'avait jamais osé et en quittant la Guadeloupe, un à un, elle avait brûlé tous ses cahiers. Elle s'assit à la table de travail, posant les mains, lourdement, maladroitement sur le clavier.

Au sortir de chez Élinor, Claude se rendait par l'autobus chez Véra, quatre-vingt-dix rues plus haut en plein cœur de Harlem. Là, plus de portier en uniforme bleu ciel à galons, plus de gardien de la sécurité en uniforme bleu sombre à talkie walkie, plus de tapis d'Orient, de plantes vertes, d'ascenseur vous emportant d'un souffle jusqu'au vingt-cinquième étage. Autrefois pourtant, avec ses lourds piliers de faux marbre, l'immeuble n'avait pas dû manquer d'allure. Hélas, Harlem n'était plus la capitale des arts et du plaisir où Zora Neale Hurston dansait le charleston en montrant ses chevilles. C'était un ghetto, sale, désespéré où la majorité des familles subsistait grâce aux coupons alimentaires. Quinze ans plus tôt, quand Véra avait emménagé, il y avait sur divers paliers des médecins et des employés de Wall Street en costume trois-pièces gris anthracite. Depuis, tout ce monde avait fui vers des banlieues où on n'égorgeait pas les enfants et Véra était demeurée le dernier vestige du passé. Claude pressa sur la sonnerie, trois coups appuyés, un autre plus léger, entendit l'interminable cliquetis de serrures et des verrous, puis la porte s'ouvrit. Quel âge avait Véra ? Soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans ?... Elle demeurerait mince, voire menue. Pas un fil d'argent dans sa crinière, mais celle-ci se clairsemait comme une forêt dévastée par trop d'incendies. L'architecture de son visage était

indestructible, mais sa bouche, ses yeux étaient meurtris, défaits, détruits d'avoir trop simulé l'espoir et le courage. Elle interrogea :

– Tu as mangé ?

Claude secoua la tête. Elle insista :

– Elle ne t'a rien donné à manger ?

« Elle », bien sûr, c'était Élinor. Claude était le lien entre ces deux femmes qui ne s'étaient jamais vues. Un jour, elle n'avait pu résister à la vanité de désigner du doigt la couverture du magazine littéraire que lisait Véra en murmurant :

– Je travaille chez elle aussi !

Véra était restée estomaquée et depuis Élinor était devenue l'un des sujets de leurs conversations quotidiennes. Véra découpait les moindres articles la concernant et les commentait rageusement :

– Beauté brûlante comme une nuit d'août en Géorgie ! Images, métaphores, symboles empruntés au folklore du Vieux Sud, voix noire, rythme noir. Comment peut-elle accepter tout cela ? N'a-t-elle pas mieux à faire ? Pas de grande cause, pas de grande cause !...

L'autre sujet de leurs conversations quotidiennes, c'était bien sûr Haïti, saignant de toutes ses plaies. Alliée par les femmes à l'ancien président Omar Tancredi et par les hommes à l'ancien président Zamor Valcin, la famille de Véra avait été menée à l'abattoir par ordre du nouveau dictateur, ses terres et ses biens confisqués, ses maisons rasées. Si Véra avait échappé à la boucherie, c'est qu'elle se trouvait en Europe où elle commençait une double carrière de pianiste de concert et de femme de lettres, et se laissait courtiser par un jeune Italien. Du jour au lendemain, elle avait

fermé son instrument et avait mis sa plume au service d'une grande cause. Depuis, elle tenait une rubrique dans un journal d'opposition, cent fois disparu, cent fois réapparu comme un phénix. Elle qui n'avait pas vu Haïti depuis vingt ans, savait tout ce qui s'y passait, analysait tout ce qui s'y disait. L'île était en elle comme un poto-mitan sous-tendant sa vie. Elle volait d'une manifestation, d'une marche, d'un gala de soutien à un autre, infatigable, administrant à tous le réconfort, puis revenant dans son appartement glacial où tout allait à vau-l'eau comme ses espoirs.

Quand elle avait rencontré Claude, celle-ci n'avait pas mangé depuis deux jours et voyait le monde à travers un brouillard laiteux qui le rendait plus beau. Le lieu était largement ouvert, chose rare à New York, alors, elle y était entrée. Là, ô surprise, on parlait français. Des fillettes aux joues couleur cannelle faisaient circuler de grands plateaux d'orangeade et de pâtés. Était-ce enfin Dieu qui se manifestait? Si l'on veut, car à ce moment, Claude avait rencontré le regard de Véra.

Véra n'avait que faire d'une femme de ménage, Claude ne l'avait pas compris tout de suite. Les premiers mois, elle avait frotté, astiqué, briqué des objets usés et sans couleur, tentant désespérément de leur redonner de l'éclat. Peu à peu, elle avait découvert que ce désordre, ce délabrement convenaient à Véra. Parmi les compagnons familiers qui composaient son ameublement, plus besoin de feindre. Elle se retrouvait elle-même, déjà habitée par la mort. Ratatinée dans un coin du divan, elle feuilletait ses albums :

— Regarde maman, comme elle était belle! J'ai son teint. Là, c'est ma sœur Iris. Là c'est papa! Tous morts et je n'ai jamais vu leurs tombes...

Les larmes coulaient sur ses joues et Claude prenait la vieille main entre les siennes l'embrassant doucement. Que dire? Elle n'avait jamais su parler, puisque personne ne l'avait jamais écoutée. Véra poursuivait :

— Lui, c'est Fabio! Ah, les hommes! Dès qu'il a su que je n'étais plus une riche héritière, il a disparu. Après cela, je n'ai plus eu confiance en personne, personne...

Ensuite commençait la litanie de ceux qui l'avaient aimés et auxquels, à l'entendre, elle s'était refusée. Dans des boîtes en carton étaient rangées des lettres que parfois elle déclamaient avec dérision et aussi exaltation. Qu'étaient devenus tous ces suppliants? Mariés, pères de famille, bourgeois prospères, artistes comblés... ou morts, eux aussi, comme les parents de Véra, retournés dans le ventre chaud de la terre. Rien ne restait d'eux que ces séries d'arabesques qui avaient exprimé leur passion. Claude, fascinée, dévorait du regard les pages si souvent feuilletées. Cependant, le moment le plus précieux survenait quand Véra ouvrait la petite mallette qui contenait les divers manuscrits de ses romans, tous impubliés, tous renvoyés par les éditeurs de France, de Belgique, de Suisse, du Canada. Des heures durant, elle en lisait des chapitres tandis que Claude, suspendue à ses lèvres, tentait de découvrir les défauts cachés sous les mots et les phrases. Car enfin, pourquoi étaient-ils condamnés à cette fin sans gloire? Qui définit le Beau? Qui décide du succès? Pourquoi Élinor marchait-elle en plein soleil? Véra dans sa nuit? L'écrivain n'est qu'un piège, le plus cruel de tous, un leurre, une simulation.

Comme chaque après-midi, après ces longues séances de lecture, dans la seule pièce que le radiateur consentait à chauffer, Véra s'endormit, la bouche ouverte, sur un ronflement pareil à un râle. Claude lui prit les manuscrits des mains : *La Bataille de Vertières, roman historique, Un cœur d'Haïtienne, Angélita Reyes...* puis elle retomba dans sa rêverie. Pourquoi ces deux femmes, chacune à sa manière, l'avaient-elles prise en affection ? À cause de sa jeunesse ? De sa naïveté ? De sa bénignité ? Elle comprenait qu'elle était leur création, qu'elle était le rouleau de papyrus sur lequel elles se dessinaient librement les signes par lesquels elles choisissaient de se représenter.

Mais, en même temps, n'étaient-elles pas en son pouvoir ? Un acte de refus et se briserait le miroir dans lequel Élinor se voyait si belle. Un geste de lassitude et Véra ne pourrait plus souffler, épuisée, en bout de course.

Vers trois heures, Véra dormait encore. Claude enfila la veste en peau de chèvre qu'elle lui avait donnée, s'en alla. Les garçonnets emmitouffés, qui jouaient dans la rue, lui sourirent. Ils la connaissaient à présent. Elle commençait de peser son poids de vivante dans le quartier. C'était bon signe.

Du City College à l'appartement de Véra, il n'y avait que peu de distance. Elle s'y était inscrite suivant les conseils de cette dernière qui lui répétait que l'instruction était la clé de l'ascension.

— Nous étions un peuple d'esclaves. Patiemment, nous avons gravi tous les échelons. À présent, regarde...

Claude regardait et que voyait-elle ? Des hommes, des femmes entassés dans des ghettos, humiliés dans

leur esprit, blessés dans leur chair. Des hommes, des femmes soumis à la dictature, écartelés aux points cardinaux du monde. Restait l'Afrique dont parlait souvent Véra. Elle était si loin ! Qui savait ce qui s'y passait ? Cependant les cours du soir du City College étaient pratiquement gratuits. Elle y apprenait l'anglais. Peu à peu, la parole de New York qui l'avait effrayée, assourdie, devenait intelligible. Les rébus des enseignes au néon, des affiches... se laissaient déchiffrer.

Au coin de la 140<sup>e</sup> Rue, un vieil homme blotti sous un porche leva vers elle ses yeux bleutés de cécité. Elle lui tendit un de ses derniers quarts de dollar.

Claude s'arrêta dans l'entrée, interdite.

Drapée de sa robe de chambre, couleur soufre, Élinor se tenait ployée, prostrée. Elle releva un visage défait, presque tuméfié entre les algues tristes de ses cheveux et gémit :

— Tu vois ce qu'ils écrivent ?

Devant elle, des revues : *Black Culture, Black Essence, Black World...* Mais Claude ne leur accorda pas un regard. Elle était confondue par ce chagrin. C'était comme si le soleil, méprisant les cœurs saignants des victimes et les chants des prêtres, avait refusé de se lever, laissant le monde à sa nuit.

— Mais que veulent-ils ? Que veulent-ils ?

Elle pirouetta sur elle-même :

— Ils veulent que je parle une fois de plus esclavage et traite et racisme, que je nous pare des vertus des victimes, que j'insuffle l'espoir...

Elle renifla, s'essuya les yeux des deux poings et Claude retrouva, dans ces gestes puérils, la fillette qu'elle avait été.

— À quarante ans, pour la première fois, ma mère a été admise dans un restaurant blanc à Colony Square. Ça a été la grande affaire de sa vie. Chaque matin, nous l'avons entendue cette histoire, après l'éloge de nos grands hommes qui avaient versé leur sang pour un tel moment...

Je n'en peux plus, tu comprends?

Claude n'était pas sûre de comprendre. Néanmoins, elle la rassura d'un sourire. Élinor se leva. Ses admirateurs n'auraient pas reconnu leur idole, ce matin-là. Mais déjà elle se déployait, retrouvait sa grâce, son maintien, comme honteuse de son désarroi et Claude comprit que rien ne pourrait arrêter sa marche.

Demeurée seule, Claude feuilleta les revues, suivant du doigt quelques lignes, à la recherche d'inscriptions familières. Pourquoi les mots font-ils tant de mal? Quel pouvoir est caché dans leur dessin? Comment le capturer et l'apprivoiser à sa guise? D'une certaine manière, Élinor, pas plus que Véra, n'y était parvenue. Avec un soupir, Claude se dirigea vers l'évier encombré. Au bout d'un moment, Élinor s'approcha d'elle. Bien malin qui aurait découvert sous le rouge des pommettes la zébrure des larmes. Elles se sourirent et Élinor répéta :

— Lave, frotte, repasse, arrose les plantes. En partant n'oublie pas le verrou de sûreté, c'est très, très important...

Pourtant, ces injonctions signifiaient tout autre chose. Elles symbolisaient le lien qui les unissait, le secret qu'elles partageaient, l'équilibre retrouvé...

Le fer à repasser mordit le col de la blouse de toile blanche. Depuis l'enfance, Claude s'entendait dire

qu'elle avait des doigts de fée. C'était la seule grâce qu'on lui reconnaissait. Quand il avait fini d'inspecter la pile de chemises encore tièdes, Marcel Dupré daignait sourire et glissait les doigts dans son gousset.

— Tiens, achète-toi « un sucre »...

Le jeudi après-midi quand elle visitait sa mère sur le Canal, elle la trouvait dans la cuisine, son ventre perpétuellement distendu par une grossesse, coincé entre le « potager » et la table, et elle lui prenait des mains les brûlants trapèzes de fonte. Soulagée, Alicia s'asseyait lourdement, puis entamait un long récit de maladies d'enfants, de disputes avec les voisines, de coups et d'injures libéralement dispensés par son mari du moment, s'interrompant par instants pour s'exclamer avec une fugitive tendresse :

— Comme tu es adroite!

Ne serait-elle jamais bonne à rien d'autre? Elle regarda ses mains, petites, un peu carrées, encore modelées par l'enfance. Depuis son arrivée à New York, trop occupée à survivre, elle n'avait pas acheté de cahiers à spirale. Elle savait pourtant que l'audace lui reviendrait, que ses reins, son sexe, son cœur, sa tête se remettraient en branle et qu'elle accoucherait de son monde. Déjà, il se mouvait en elle. À qui montrer le fruit de sa parturition? Cette fois, elle n'hésiterait pas... À Véra qui l'avait inspirée...

Véra ajusterait les lunettes à monture de métal qui ajoutaient à l'ensemble à la fois pathétique et comique de son vieux visage et opinerait de la tête :

— C'est bien, c'est bien! Ah, c'est très bien...!

Le fer à repasser crépita, la rêverie s'arrêta...

Vers midi, elle descendit. Dans ce quartier hautain, les regards fixaient un point dans l'espace sans jamais

rencontrer d'autres regards, effleurer des joues, des lèvres, des chevelures et chacun semblait poursuivre son propre fantôme.

— Elle a pleuré ce matin !

Véra dégusterait cette nouvelle comme un mets rare, puis l'accablerait de questions auxquelles elle ne saurait répondre. Il valait mieux ainsi, car alors l'imagination de Véra comblerait toutes les failles, composerait un récit à sa guise. En agissant ainsi, Claude n'avait pas l'impression de trahir un secret qu'elle aurait dû garder. Au contraire, elle resserrait le lien qui s'était rompu. En effet, depuis le moment où le navire béni par Dieu et le Roi s'était éloigné de la baie pour l'effroyable traversée, plus rien ne les avait réunies. Des lieux leur avaient été assignés à résidence. Des langues les avaient contraintes au mutisme. À présent, l'unité se refaisait.

À la 140<sup>e</sup> Rue, le froid avait chassé le vieillard de sa porte cochère. Dans les vitrines-fouillis des magasins portoricains, des mangues, des avocats, des plantains parlaient de climat où la misère, au moins, se pare des haillons du soleil. Leur vue n'éveillait en Claude qu'une rancune nauséuse. Elle pressa le pas, car le froid se faisait de plus en plus vif.

Comme elle atteignait l'angle de l'avenue d'Amsterdam, le cœur lui manqua. Devant l'immeuble de Véra, une ambulance était à l'arrêt et c'était la matérialisation d'une angoisse qu'elle avait portée chaque jour en elle. Elle savait que ce moment viendrait. Quand Véra s'endormait, elle se penchait sur elle guettant son souffle. Pas encore, pas encore. Car enfin si elle ne pouvait ressusciter tous les disparus et Iris, la sœur tant chérie, si elle ne pouvait rebâtir la

villa du Bois Verna, altière entre ses cactus solitaires, abattre le dictateur, repu de sang et disperser ses membres au carrefour de la Croix des Bossales, du moins elle pouvait lui offrir un récit, une œuvre qui la présenterait non pas telle qu'elle était, octogénaire, en pitoyable paletot de laine, enflant sa voix dérisoire dans le tumulte des détresses, mais telle qu'elle se rêvait : Erzulie Dantor, flambeau au poing. Claude se mit à courir, mais des racines surgies du pavé l'entravèrent, la firent trébucher, l'empêchèrent d'arriver à son but avant que l'ambulance d'un mouvement puissant ne se soit écartée du trottoir, remontant la rue interminable et rectiligne, en poussant son long hurlement de pleureuse. Un cercle de curieux s'était formé, qui lentement se défaisait. La voisine portoricaine, celle-là même dont Claude avait parfois gardé les enfants, le temps qu'elle coure au supermarché échanger ses coupons alimentaires, la fixa tristement, murmurant :

— Es la vieja mujer del quinto piso...